

LITTÉRATURE ET CONCEPT DE *DESHISTOIRE*

DANS LE DEBAT DE LA *BELGITUDE*

JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA
(Univ. do Porto)

19

Lorsque, en 1976, depuis Paris et dans un numéro des *Nouvelles Littéraires*, Pierre Mertens (écrivain) et Claude Javeau (sociologue) lancent le concept et le débat de la “belgitude” dans un dossier polémique intitulé «Une autre Belgique», il devient soudain impossible, pour toute une génération d’écrivains et d’intellectuels belges francophones de masquer davantage les contradictions et les ambiguïtés de l’écriture à partir de l’“ici” belge.

Rappelons les grandes lignes de ce manifeste intempestif. Le dossier «Une autre Belgique» est bâti sur deux lignes de force argumentatives qui fourniront la substance des débats ultérieurs en Belgique, avec quelques échos à Paris.

D’une part, les signataires expriment une demande identitaire, sans déni de soi et sans recours à une vision mythologique anhistorique; ces deux écueils représentant les deux tendances majeures des lettres belges depuis l’indépendance du Royaume en 1830.

D’autre part, ils dégagent un instrument notionnel nouveau et utile en vue d’un “discours d’escorte” théorique, rendant compte de toutes les composantes de ce malaise: la *belgitude*.

Pierre Mertens se charge de poser les jalons de l’expression du malaise identitaire dans son article au titre très révélateur «De la difficulté d’être Belge», alors que Claude Javeau se posait une question de plus en plus pertinente pour l’époque: «Y a-t-il une belgitude?».

Voici les termes, somme toute modérés, employés par Mertens, mais qui firent l’effet d’une bombe:

«A égale distance d’une vergogne imbécile et d’un orgueil déplacé, telle pourrait être notre ‘troisième voie’. Tel serait – si l’on ose rêver – ‘le défi belge’. N’étant plus tributaires de personne, nous serions enfin de nulle part et de partout. Ni Belges honteux, ni Belges arrogants. N’ayant plus à affirmer de spécificité, il nous serait donné de courir toutes les aventures. Ce serait là notre limite, notre richesse, notre secret» (Mertens: p. 14).

Or, ces propos et cette démarche foncièrement prospectives et courageuses de la part de tout jeunes écrivains – Bruxellois pour la plupart –, eut l’effet d’un déclin pour toute une génération littéraire en mal d’identité et d’écriture, comme Marc

Quaghebeur. L'arrière-garde du système littéraire belge allait connaître sa relève, voire son dépassement, non sans donner dans la mesquinerie et résister avec esprit revanchard (Quaghebeur: 1980, p. 508).

Cette nouvelle étape dialectique dans la périodisation des lettres belges succédait à deux étapes antagoniques marquantes de l'écriture en Belgique, et que Jean-Marie Klinkenberg a profondément théorisées et creusées selon des méthodes différentes.

Une phase centripète (de l'indépendance aux premières élections au suffrage universel) s'appuie sur une valorisation nationale d'une formulation mythique biaisée: l'"âme belge", formalisée par Edmond Picard, mais en gestation depuis les années 1820, et qui prend chez Henri Pirenne des formes romantiques, plus fondées dans l'Histoire, et qui prétendaient allier le prestige de la langue française à la «révérence romantique germanique» (Klinkenberg: 1981, p. 42).

Cette formule implique et conditionne bien évidemment l'éclairage de symptômes d'un déni et d'un déchirement identitaires latents, accrus par le fait que la légitimité "limitée" accordée à cet assemblage original l'était trop souvent par Paris, en tant qu'instance de cette «reconnaissance en elle d'une Altérité valorisée en tant que telle» (Klinkenberg: 1981, p. 43).

Autrement dit, cette phase de l'histoire littéraire belge a beau satisfaire l'imaginaire et les attentes romantiques d'un pays naissant simultanément par imposition des puissances étrangères et d'une véritable révolution populaire, elle n'en dégage par moins une production littéraire prestigieuse, mais toujours légitimée par l'instance critique et surmoïque parisienne.

La Belgique se construit une littérature propre, se dote de prix littéraires et aspire à la légitimité moyennant une plus-value spécifique, mais subtilement légitimée par Paris. Celle-ci est, de surcroît, le fait de grands écrivains et poètes flamands francophones: De Coster, Maeterlinck, Rodenbach, Verhaeren.

Or, symptomatiquement, le texte communément considéré comme fondateur de cette littérature émergente, à savoir *La Légende d'Ulenspiegel* de Charles De Coster demeure une référence obligatoire pour les acteurs de la "belgitude". En effet, comme le rappelle Marc Quaghebeur, *La Légende* n'hésite pas à puiser, par un style baroque et carnavalesque, dans le riche répertoire narratif, et surtout dans la mémoire collective flamande.

Ce texte met en scène un pays de "par-deçà", qui a bel et bien existé sous l'occupation espagnole, mais bien avant la formulation romantique et idéologique des Etats-nations et de l'"esprit des peuples" du XIX^e siècle; siècle où une Belgique officielle et imposée vit le jour.

Ce décalage historial de *La Légende* sanctionne un décalage des faits dans ces pays d'entre-deux, que l'idéologie officielle et artificielle du mythe de l'"âme belge" évite, et que la génération de la belgitude théoriserait. On comprend dès lors l'illégitimité littéraire avec laquelle la critique parisienne a frappé cette œuvre qui contrevenait à ses attentes stylistiques et esthétiques.

En conséquence, aussi bien De Coster que les grands symbolistes et expressionnistes belges de la génération léopoldienne (Rodenbach, Maeterlinck, Verhaeren), représentants d'une modernité "nordique" ne sont légitimés qu'à Paris et uniquement dans la mesure où leurs œuvres dispensent les clichés thématiques «nordiques» au goût français: beffrois, brumes, canaux, béguinages, gueux..., mais placés dans un contexte anhistorique. Ces écrivains ont, par ailleurs, fini par «[...] édulcorer progressivement leur forme pour l'adapter aux modèles français» (Quaghebeur: s/d, p. 9 ss.).

Or, les premières élections au suffrage universel et l'invasion de la Belgique par une puissance – germanique, s'il en est, en 1914 –, devaient sonner le glas de cette

illusion mythique et romantique, calquée sur le modèle français: une langue, une histoire, une nation.

La prise de conscience sociopolitique flamande, fortement appuyée par l'Eglise, entame l'évacuation progressive des Flandres du français, langue des élites et de la bourgeoisie tansethnique, et ce au profit de retrouvailles avec les parlers locaux.

Une seconde phase centrifuge, cette fois, par rapport à l'"ici" et à son Histoire, est dès lors inaugurée par cet état d'abandon et de perturbation qui voit le repli des écrivains de langue française – wallons et flamands confondus –, dans la seule langue française et dans les réalités historiques et civilisationnelles assurées et immédiates de la France, et par «un réaménagement [de leur] système de référence» (Klinkenberg: 1981, p. 31).

Jamais le déni des spécificités historiques, linguistiques et sociologiques de la Belgique n'était allé aussi loin. En fait, étant donné qu'il n'y a de légitimité littéraire que par Paris, aux écrivains belges de langue française, il faut choisir entre deux stratégies légitimantes bien tranchées.

Soit, ils persistent dans leur volonté de constituer un champ littéraire distinct du champ français, mais douloureusement amputé de la voie / voix flamande qui l'avait jusqu'alors caractérisé, et que la scène parisienne affectionnait pour sa puissante suggestion exotique.

Soit, ils entreprennent une démarche capitularde et rattachiste d'assimilation au champ français en vue d'une reconnaissance parisienne directe, mais qui gomme, c'est-à-dire qui refoule toutes marques spécifiques d'appartenance locale. Et ce, paradoxalement, à un moment où le pays fait montre d'un nationalisme exacerbé.

Cette tendance collective, véritablement schizophrène, touchera carrément au paroxysme avec le célèbre *Manifeste du Lundi* (1937) par lequel plusieurs écrivains, et non des moindres, entérinent leur condition de déni et de dénigrement. Le ton de rejet viscéral de toute inscription contextuelle nationale est profond.

Nous n'en évoquerons que les grandes lignes: «[...] il tombe sous le sens que les conditions essentielles de la création littéraire ne sont pas différentes dans notre pays de ce qu'elles sont dans n'importe quel autre pays de langue française» (Klinkenberg: 1989, p. 74). Il convient de citer également quelques signataires du dit "manifeste". On y trouve Franz Hellens, Michel de Ghelderode, Marie Gevers, Marcel Thiry, entre autres (les surréalistes n'y figurent pas).

La langue française devient ainsi l'unique critère d'appartenance littéraire. Or, cette langue est la leur et, paradoxalement, ne l'est pas tout à la fois. Après la littérature médiévale et le carnaval rabelaisien, cette langue tend à se figer avec l'Académie. Elle gagne une connotation idéologique et institutionnelle faisant corps avec l'Histoire nationale française, relayée par les efforts centralisateurs de la Monarchie, de la Révolution et de la République.

C'est de cette connotation monumentale, prestigieuse et idéologique que le français – langue dont l'usage est immémorial en Belgique et dont l'origine trouve de solides racines dans les parlers d'oïl de ces contrées nordiques et périphériques –, que la langue française ne peut jouir en Belgique francophone. La voie est aussitôt ouverte à tous les emportements esthétiques, stylistiques et thématiques, ainsi qu'à la forclusion d'une réalité propre.

Les récits tendront à placer leur matière diégétique dans des décors français. Déplacement et décalage deviennent mots d'ordre. A cet égard, la critique récente a souligné le subtil évitement de l'"ici" et de l'Histoire propre dans les lettres belges, spécialistes d'une école de l'Etrange et de genres souvent considérés paralittéraires (le roman policier et la BD).

Toute littérature régionale se voit dès lors interdite de cité et frappée d'illégitimité. Ce "lutétiotropisme" entraîne trois conséquences majeures dans le champ littéraire belge de l'époque et que la génération de la belgitude aura à affronter.

D'une part, il fomenté l'émergence d'une "officialité" artificielle, parallèle ou dédoublée telle que l'Académie Royale ou l'Association des écrivains belges.

Par ailleurs, il étaye une nouvelle orientation thématique, caractérisée par le gommage des références à l'"ici"; et stylistique, traduite par l'écriture néoclassique, sécurisante, conformiste et linguistiquement hypercorrecte. Preuve qu'à force de se priver d'une voix propre, on finit par exceller dans la singerie paranoïaque d'une réalité autre, d'un grand Autre surmoïque parisien.

La Belgique littéraire se signalera par la construction de grammaires et de bons usages, mais évitera le récit proprement dit, et surtout le travail de la modernité: «Ce milieu littéraire des années 50 produisit des poètes classiques et des dramaturges littéraires mais compta peu de vrais romanciers – sinon fantastiques – et nul poète ou dramaturge hanté par l'éclatement de la modernité» (Quaghebeur: 1980, p. 507).

C'est contre cet état de fait et ce cul-de-sac que les tenants de la belgitude se dressent aussi bien dans le manifeste «Une autre Belgique» (1976) que dans les contributions critiques ultérieures, notamment *Lettres françaises de Belgique. Mutations* (1979/80), *La Belgique malgré tout* (1980) ou encore les *Balises* (1982) de Marc Quaghebeur.

Une théorisation conceptuelle et prospective voit le jour, surtout sous la plume de Quaghebeur, qui accuse le caractère foncièrement "déficient" du rapport de cet "ici" à la conscience politique, à la possession linguistique et à l'appartenance historico-nationale.

Ce dernier déficit historique dégage, dans cette réflexion, la notion problématique et polémique de "déchistoire" à laquelle il faudrait dorénavant confronter critiqueusement les œuvres produites par ces contrées. Comme l'a pertinemment formulé Marc Quaghebeur, toute "spécificité" belge est avant tout d'ordre identitaire et historique, et se trouve à l'œuvre dans les textes: «Or les questions posées par nos lettres, loin d'être neuves, suscitérent au fil des cent années qui nous firent, forces tentatives d'approches. Celles-ci tournent toutes autour du problème de leur spécificité, c'est-à-dire de leur identité» (Quaghebeur: 1980, p. 503).

Or, cette identité ne se perçoit dans les œuvres et dans les esprits que sur le mode déficient, privatif du "manque", du "creux": manque d'Histoire, pays en creux, déficit linguistique. Le recours au concept de "déchistoire" rend compte de l'une des raisons majeures pour lesquelles la littérature belge de langue française «ne semble pas aller de soi» (Quaghebeur: 1982, p. 9).

En fait, il n'est d'identité nationale que située par rapport à un récit historique auquel un peuple dispense un acquiescement symbolique collectif direct. Or, la génération de la belgitude affirme clairement l'inadéquation de la notion d'Histoire nationale pour la description du mode complexe, baroque de coexistence citoyenne en Belgique. Et le problème est que «ce pays fait comme s'il n'avait pas d'histoire propre et refuse de tenir un discours où il s'analyse et se prend en charge» (Quaghebeur: 1983, p. 62).

Qui plus est, toute une ligne historiographique belge s'acharne à nourrir ou à légitimer l'état de non-histoire du pays. C'est le cas d'Hervé Hasquin qui, récemment, affirmait à *L'Express* qu'«[...] il n'y a jamais eu de nation belge à proprement parler. La Belgique est un Etat artificiel, créé en 1830» (Hasquin: p. 22); «une fausse nation» (Andrienne: p. 15).

Heureusement, d'autres historiens, tout en soulignant la consistance et la cohérence des événements révolutionnaires de 1830 dans les Pays-Bas méridionaux, nuancent quelque peu cette approche dénégatoire. Comme Jean Stengers l'a bien décrit, ces contrées ont connu un parcours historique remarquable et prospère, mais ce parcours est fédéral avant la lettre.

Il s'inscrit dans le cadre d'une Europe médiane, mitoyenne qui va de Clovis aux Ducs de Bourgogne, en passant par l'héritage carolingien, Charles V et Philippe II sous les régimes desquels elles configurent une confédération complexe de principautés, duchés, contés et marquisats, ancrée sur «un système quasi constitutionnel de protection des libertés individuelles et fondamentales» (Rapport Coudenberg: p. 17).

Ce lent et libre devenir ne peut, dès lors, être assimilé à la laborieuse construction nationale française engagée depuis la monarchie capétienne et Louis XIV, en passant par la Révolution Française et la République; ni au mode de vie collectif des Allemandes, héritières du Saint Empire Germanique. Les "Pays de par-deçà" de Philippe II hésitent devant toute inscription sur le mode de l'identité nationale, celui de l'Etat-nation tel que le XIX^e siècle romantique l'a érigé en modèle, voire en hantise.

Marc Quaghebeur et les tenants de la belgitude s'insurgent contre la survivance purement idéologique du mythe unitaire belge, un «mythe au sens très précis du terme» (Otten: p. 53) mis à mal par l'invasion allemande en 1914 et dont certains fondements plongent subtilement dans le XVI^e siècle, et assument les traits d'une synthèse entre l'exaltation d'un siècle d'or [XVI^e] et d'un pays de cocagne et sa mise à mal par la tyrannie espagnole de Philippe II [la figure mythique du résistant et habile gueux]. Ce mythe forgé au XIX^e siècle a servi de prétexte idéologique, mais schizophrène à l'existence de cette Belgique que l'on dénonce dorénavant, la «Belgique de papa» (Willems: p. 488).

N'en déplaise aux partisans et gardiens de l'unitarisme du Royaume, «l'histoire belge se déploie en dehors du support national qui caractérise la plupart des histoires modernes. Elle a pour obsession de faire aussi bien l'économie du sang que du concept» (Quaghebeur: s/d, p. 3).

Le mythe unitaire étaye une idéologie artificielle, fondée sur l'assimilation forcée des acquis romantiques et révolutionnaires français (une nation – une histoire – une langue), mais s'avère inapte à consolider les raisons identitaires d'une coexistence "nationale". Il manque à cette Belgique ce que plusieurs intervenants au débat de la belgitude ont unanimement signalé: «un mythe fondateur», «une saga héroïque fondée dans le sang» (Willems: p. 485 ss.).

L'ouvrage polémique de Marc Quaghebeur, *Balises pour l'histoire de nos lettres*, poursuit la dénonciation de la "deshistoire" et du "creux" identitaires belges. Ses thèses configurent un véritable camouflet pour une Belgique en désarroi constitutionnel, en plein chantier fédéraliste, mais affectant encore de croire à son statut unitaire mythique, ou dont certains rattachistes espèrent la disparition magique.

Quaghebeur plaide pour que l'on cesse d'appliquer à la réalité belge les catégories et le modèle interprétatifs français car, «elles conviennent fort mal au corpus qu'elles positionnent automatiquement de façon bancale et minorée, quand ce n'est pas absurde. Elles lui interdisent, qui plus est, toute autonomie [...]» (Quaghebeur: 1982, p. 15).

Les réalités de l'"ici" ne se laissent pas facilement interpréter moyennant des catégories de type national. Elles échappent depuis toujours à cette acception nationale encensée par le parcours historique français.

A plus forte raison, la Belgique n'est en aucun cas compatible avec le concept de "nation littéraire" tel que Priscilla Parkhurst Fergusson l'a judicieusement appliqué

à la France et à son champ littéraire. Rappelons ce que Fergusson entend par cet espace symbolique jouissant d'une solide confirmation et assise historiques, et que la Belgique ne pourrait honnêtement partager: «un complexe d'idéaux et de pratiques, de comportements et de certitudes, de codes et de discours caractérisant l'activité littéraire en France» (Parkhurst Fergusson: p. 24).

La France – véritable surmoi de la périphérie nordique du français –, configure une incontestable “nation” au sens romantique du terme, fondée quelque part sur une “saga historique” attestée par le sang et avec laquelle la production littéraire et ses auteurs font intimement et solidement corps. Elle en fait même le lieu où transcender mythiquement, et ses différences, et ses contradictions.

Qui plus est, cet auteur rappelle que la France constitue la seule nation européenne à promouvoir “la culture littéraire” au rang d'institution nationale, et ce depuis la Monarchie jusqu'à la République. Le champ littéraire français se signale par un centralisme culturel tendant à supprimer la légitimité des œuvres produites dans un cadre périphérique. Un contrôle inconcevable au Royaume-Uni ou en Allemagne et qui a également trait au rapport très particulier liant la nation française à sa langue.

Par ailleurs, ce champ met en œuvre une éthique littéraire qui mise sur l'engagement et le prestige de ses écrivains, car «si les écrivains y jouissent d'un tel prestige, c'est grâce à leur lien avec la politique et grâce à l'autorité morale dont bénéficie la littérature; c'est aussi parce que l'écrivain est presque indissociable d'un long passé politique» (Parkhurst Fergusson: p. 55). Il suffit, pour s'en convaincre, d'évoquer les interventions publiques et politiques d'écrivains français de Voltaire à Sartre, en passant par Hugo ou encore le célèbre «J'accuse» de Zola.

Or, la génération de la belgitude dénonce justement que l'on ait trop longtemps appliqué ce schème contextuel à la Belgique. Ce pays cultive un tout autre sens de l'Etat en tant qu'espace médian, d'entre-deux, qui n'ose dire son identité. Les conséquences de cette “deshistoire” quasi forcée sur l'écriture construisent une “identité en creux”, *in absentia* ou négative. Mais elle ne fomenté pas spontanément une fusion substitutive avec la France et Paris (Quaghebeur: 1982, p. 26).

Quaghebeur va plus loin et est rejoint par plusieurs des tenants de la belgitude. Pour eux, la vacuité amnésique et historique à laquelle la Belgique n'a cessé de vouer ses citoyens, en raison d'un mythe unitaire, expliquerait une bonne part de l'inaptitude narrative ou l'évitement du travail moderne par toute une génération d'écrivains belges: «narrer suppose l'existence d'une histoire séparée comme l'usage d'un langage assuré de ses fictions représentatives» (Quaghebeur: 1982, p. 26 ss.).

La France, tout comme la plupart des nations européennes, dispose de ce réquisit de façon non problématique. Elle a une conscience immédiate d'un “plein” culturel, littéraire et linguistique consolidé, et d'un récit historique consensuel où la nation se reconnaît et auquel elle s'identifie.

Ce constat en suggère un autre exprimé par les acteurs de la belgitude, Quaghebeur en tête: la Belgique n'est pas compatible avec la notion d'Etat centralisé telle que la France – vieille nation centripète –, l'a lentement bâtie. L'arrière-plan médiéval de ces contrées (Quaghebeur: 1982, p. 21) renvoie plutôt au jeu subtil d'arrangements mutuels et de conventions où la liberté des différents niveaux de structures l'emporte sur la cohésion étatique de l'ensemble.

Les “provinces belgiques”, les “pays d'en-deçà” rechignent à s'inscrire sous un tel modèle. La réalité belge fait plutôt songer à «une réalité baroque faite de centres superposés, multiples et fuyants» (Quaghebeur: s/d, p. 7) qui se répercutent dans tous les domaines de la vie sociale, politique et culturelle du pays, qui s'est forgée ailleurs, avant ou en marge de la construction nationale française.

Retrouver leur passé, réconcilier les gens – et parmi eux les écrivains –, avec la spécificité de leur Histoire, combattre et l'anamnésie historique, et le repli schizophrène sur une réalité autre, substitutive, tel devient aussi le programme de la belgitude, sa “demande” d'Histoire, sa revendication de l’“ici” tel qu’il se présente réellement.

Revenons aux termes employés par les tenants de la belgitude en 1976. Il s'agit «d'établir un nouvel espace imaginaire des chefs-d'œuvre en langue française mieux adapté à la diversité du réel» (Quaghebeur: 1980, p. 521). Plusieurs textes produits depuis lors attestent la possibilité de cette ouverture dialectique. La “belgité” rend désormais compte de cette condition durement conquise: être de nulle part, de partout, mais toujours d'*ici*.

Deux écrivains, hérauts du discours revendicatif de la belgitude (Pierre Mertens et Conrad Detrez) illustrent la viabilité d'un souci internationaliste associé à cet attachement à l'Histoire spécifique de l'*ici*.

Referências bibliográficas

ANDRIANNE, René

1981, «Ecriture et politique en Belgique», Dossier du *CAÇEF*, n.º 84, février.

FERGUSON, Priscilla Parkhurst

1991, *La France, nation littéraire*, Bruxelles, Labor.

HASQUIN, Hervé

2001, «La nation belge n'existe pas», in *L'Express*, 19 juillet.

KLINKENBERG, Jean-Marie

1981, «La production littéraire en Belgique francophone. Esquisse d'une sociologie historique», in *Littérature*, n.º 44, décembre.

KLINKENBERG, Jean-Marie

1989, «Le problème de la langue d'écriture dans la littérature francophone de Belgique de Verhaeren à Verheggen», in *L'identité culturelle dans les littératures de langue française*, actes du Colloque de Pécs, 24-28 avril 1989, Ed. Arpád Vigh, Paris, P. V. Pécs / ACCT.

KLINKENBERG, Jean-Marie

1993, «Les lettres de Belgique dans leur espace social et historique», in *La revue nouvelle*, n.º 3, mars.

MERTENS, Pierre

1976, «De la difficulté d'être Belge», Dossier «Une autre Belgique», *Nouvelles littéraires*, n.º 2557, 4-11 novembre.

OTTEN, Michel

1984, «Identité nationale, identités régionales dans la littérature française de Belgique», in *Ecriture française et identifications culturelles en Belgique*, Louvain-la-Neuve, CIACO.

QUAGHEBEUR, Marc

1980, «Littérature et fonctionnement idéologique en Belgique francophone», in *La Belgique malgré tout*, Revue de l'Université de Bruxelles, numéro composé par Jacques Sojcher.

QUAGHEBEUR, Marc

1998 (1^{ère} éd., 1982), *Balises pour l'histoire des lettres belges*, Bruxelles, Labor.

QUAGHEBEUR, Marc

1983, «Entretien avec Marc Quaghebeur», *W'allons-nous?*, n.º 7-8, été.

QUAGHEBEUR, Marc

s/d, «Au nord de l'Hexagone, l'impossible visage», tapuscrit.

RAPPORT, Coudenberg

1987, *Quelle Belgique pour demain?*, Paris / Gembloux, Duculot / Direct Social Communications.

WILLEMS, Paul

1980, «J'aime le 'non-état' qu'est ce pays», in *La Belgique malgré tout*, Revue de l'Université de Bruxelles, numéro composé par Jacques Sojcher.